

Bagages d'une clinicienne

Mireille Cifali

1. Préalables

Le goût des bagages

Le texte écrit par Kim Stroumza¹ nous incite à répondre à la question « Quels bagages pour aller sur le terrain ? ». Mon premier mouvement va vers l'évocation d'autres bagages :

En France, la SNCF me considère comme une « grande voyageuse », c'est dire que je me connais en bagages de train. Ma préoccupation est de les réduire au minimum, de porter beaucoup sur moi, couches diverses de vêtements en pelures successives, et valise réduite. Evidemment, une telle conception du bagage fait que je suis toujours confrontée à ce que je n'ai pas, que j'aurais dû avoir, ce que je n'ai pas anticipé d'emporter, ce qui est resté ailleurs, ce que je regrette de n'avoir pas pris, ce qui s'avère inutile et reste au fond. Cette expérience du bagage mériterait un récit. Elle provoque des épuisements psychiques, des errances, des pertes de repères, des espoirs d'exister un jour sans plus de bagage.

S'il ne tenait qu'à moi, je poursuivrais sur ce registre, il m'apparaît évident qu'entre les bagages de la voyageuse et ceux de la clinicienne, il y a des liens à tisser, peut-être même des ressemblances jusqu'ici ignorées : une légèreté recherchée, un corps mobilisé ; des doutes, des incertitudes et des angoisses ; un passage entre foule et solitude. Mais un tel récit ne doit probablement n'intéresser que moi, je renonce donc à le mener.

Au risque de la caricature

Ne me reste plus qu'à énumérer mes bagages de terrain. J'écris quelques fragments. Pas contente, je les donne à lire. Grâce à cette lectrice bienveillante, je comprends que je n'ai pas évité une certaine caricature :

¹ Le texte de Kim Stroumza a été écrit comme base de discussion pour une matinée de débat-confrontation, le 10 octobre 2002, entre Monica Gather-Thurler, Siegfried Hahnart et moi-même, dans le cadre du DESS, « Analyse du travail et construction des compétences professionnelles » de l'Université de Genève, Section des sciences de l'éducation.

Il me faut soutenir la posture de la clinicienne, avec les images qui se trimbalent. Celle qui n'a pas de bagage sauf elle-même et qui va prôner l'empathie, le transfert, l'intuition en faisant croire qu'elle se passe de techniques. Celle qui dit qu'il suffit qu'elle vienne avec ses années de psychanalyse, qu'elle s'immerge, s'implique et travaille avec ceux qui sont avec elle pour qu'il en surgisse de l'interprétation, un savoir transformant. De l'ineffable, qui ne tient pas le coup face aux questionnaires, aux outils statistiques, aux grilles d'observation. Au premier abord, j'ai bien failli renforcer cette image, en parlant surtout de mes postures, de ma capacité à affronter l'inconnu et la peur du vide, etc. Je me dois de résister à cette image d'une clinicienne qui clame que son principal outil est elle-même, et s'en contente. Mais ce ne sera pas sans difficulté.

Je relègue le brouillon commencé, et fait une nouvelle tentative. Voici ce que j'en peux retracer. Je soutiendrai que, comme d'autres, j'ai un cadre, un dispositif, une construction visant une compréhension, une recherche d'interprétation, une éthique, et des outils techniques. J'essaierai de marquer ce qui me différencie d'autres optiques sans pour autant chercher à me justifier. Dire encore que je me situe dans les « sciences de l'altérité » : psychanalyse, histoire, anthropologie, éthique, psychosociologie, et que ma filiation est avant tout celle qui remonte à Michel de Certeau.

Mes terrains

Mes terrains - comme on les appelle - sont divers. L'un est en effet d'enseignement; l'autre, de recherche en histoire; le troisième, d'intervention avec d'autres, au singulier ou en groupe; le quatrième, de formation et le dernier, de thérapie. Sur tous ces terrains, je suis en recherche de construction de savoir et de compréhension; je travaille avec les autres, vivants ou morts, dans une posture qui s'appuie sur une intersubjectivité et qui tente de forger les conditions pour permettre une co-construction d'un savoir altérant pour soi et pour les autres, pour le présent et le passé si nous sommes dans une recherche historique.

Existent évidemment des différences suivant ces terrains, mais mes postures de construction de savoir restent sensiblement les mêmes. Comment permettre à des étudiants de construire une pensée dans les zones de l'affect, des sentiments, des relations intersubjectives ? Comment permettre à des professionnels de penser leurs actes quotidiens dans leur rapport à une institution ? Comment comprendre l'occultisme

de la fin du dix-neuvième siècle dans ses relations avec la psychanalyse et ce qui en résulte aujourd'hui de notre rapport à l'irrationnel ?

Sur le terrain, je ne vais pas juste pour voir. Il y a des demandes liées à une urgence, des énigmes que je poursuis, quelque chose que je cherche et que je ne trouverai peut-être pas. Donc il y a de l'implication transférentielle, c'est-à-dire de l'affect. « Mon » terrain n'est pas neutre.

Carte d'identité

A partir de quelle place est-ce que j'interviens ? A quel lieu de parole est-ce que je me rattache ? A quel titre suis-je appelée ? Je le fais souvent au titre de professeur d'université, d'enseignante. Il m'est demandé de causer, de transmettre un savoir. J'y viens en effet avec tout ce que j'ai engrangé, mais une exigence. En effet je refuse, la plupart du temps, d'exposer un objet que j'ai déjà construit, un dada que j'aurais, et je demande à que ceux qui m'appellent de me faire part de leur problématique, de leurs difficultés, de leurs questions, de leur contexte institutionnel. Alors je tente de penser à partir de ce que j'ai construit et de ce que je peux entendre de leur questionnement.

Il y a aussi des demandes d'intervention auprès d'équipes qui souhaitent travailler sur leur réalité institutionnelle ; de groupe de professionnels qui reviennent sur leurs pratiques ; d'individus qui aimeraient comprendre ce qui se passe pour eux dans le domaine professionnel. Supervision, groupe Balint, intervention institutionnelle ..., les rencontres prennent différents noms. A chaque fois, je viens comme clinicienne.

Du savoir, j'en ai accumulé depuis vingt ans. Pourtant répétitivement ce qui m'intéresse : le mettre en jeu dans la rencontre avec d'autres réalités. Il s'agit probablement de ma posture la plus fondamentale, j'aime construire du savoir en relation avec d'autres, et non pas imposer mon savoir sans comprendre où sont ces autres. Rencontre entre deux univers : eux vivent dans un contexte dont je ne fais pas partie ; moi je viens avec ce que je sais ; et au final nous tentons de construire une compréhension. Je ne nie pas posséder un savoir accumulé, mais il ne m'est jamais suffisant et je le mets au défi en acceptant de traiter des problèmes dont je n'ai pas la maîtrise.

3. Fondations

Rapport au réel, à l'objet

L'insignifiant, l'inconscient, l'intraduisible, l'énigme, l'étrangeté, c'est-à-dire l'affect, les sentiments, la relation à soi et au monde, l'irraisonné, l'irraisonnable : je poursuis un « objet » bien particulier qui a toujours à voir avec un autre, vivant ou mort, avec une altérité, une intersubjectivité. Me retient ce qui est construction humaine de l'objet. Par exemple, ce n'est pas la tâche en tant que telle qui m'arrête, mais la manière dont la tâche est reprise par un homme ou une femme dans une situation donnée, avec ses contraintes et ses folies : comment ils s'en débrouillent, ce qu'ils en disent ou n'en disent pas. Je finis ainsi toujours par entretenir un rapport de proximité avec mon « objet ». Il devient objet énigmatique, qui résiste à ma compréhension, objet de passion face auquel je joue aussi mon ignorance.

Ma position dans cette approche d'un objet ? Je ne le surplombe pas. Je ne le postule pas préexistant à mon regard, mais je cède à une dialectique entre une subjectivité et un objet, une dialectique qui se construit dans des relations où ils finissent par s'altérer mutuellement. C'est dans le dialogue avec l'objet que se construit ma connaissance ; je ne vise pas à trouver un objet déjà-là, il est toujours compris dans une histoire. Et si ce savoir transforme, il transforme les autres et moi-même, avec des constructions datées, à effet de vérité mais qui ne se prennent pas pour la vérité.

Que ma présence perturbe, je ne le crains pas ; cette perturbation fait partie du tableau et de la compréhension qui sera construite.

Subjectivité

Dans ce contexte, ma subjectivité est posée, pas évacuée, mais travaillée. Elle est le garant de l'honnêteté du dialogue tenu. Je m'adresse à d'autres subjectivités. Je pars ainsi de cette subjectivité que je creuse devant eux en espérant qu'ils la travaillent à leur tour. Je me place dans une intersubjectivité, avec une confiance faite à la parole et à la construction commune. Il y a de forts enjeux. Pour eux, parfois des enjeux de survie ou de qualité des gestes. Pour moi, un enjeu de compréhension de ce qui échappe, est souffrance, nous confrontant à l'impuissance. Le but ? Notre capacité de comprendre le

monde, les autres et soi-même, avec une certaine liberté de penser et un certain espoir de penser « juste » des situations singulières. Encore faudrait-il préciser ce que recouvre ce « juste »...

Je suis ainsi impliquée, protégée certes par un statut, un rôle, mais je prends le risque d'être intégrée dans une réalité parfois destructrice. Ce qui m'avantage : je viens de l'extérieur, et de ce fait j'entre, moins ou plus visiblement, dans les jeux de pouvoir internes. Ce sont des conditions d'intervention ou de formation qui permettent, la plupart du temps, de construire ensemble du savoir, avec les résistances habituelles, pourtant pas les mêmes que lorsque nous imposons notre présence à un groupe et que cette imposition est marquée institutionnellement.

3. Travail

En quoi consiste finalement mon travail ?

Le cadre

D'abord, je suis garante du cadre, ce qui demande bien des compétences. Espace-temps d'une recherche, d'une rencontre ; protections, garde-fous, garantie de confidentialité ; contraintes, mise à jour des pouvoirs ; précautions quant à l'usage ou aux mésusages institutionnels de ce je viens faire là ... Ce sont des mots, des règles, des lieux. Il me faut à chaque fois tenir un cadre permettant la construction d'un savoir qui ne s'avèrera pas destructeur ni pour les autres ni pour moi.

Le cadre est un contenant indispensable sur lequel il me revient continuellement de travailler.

Un dispositif

Je recours à un dispositif que j'invente suivant la situation. Il s'agit d'un élément tiers, créateur de contraintes et de temporalités.

Toute recherche, toute intervention, dépend des conditions dans lesquelles elle se produit. Il s'avère très important de ne pas occulter ces conditions de production et leur influence dans une construction du savoir. Même dans la thérapie, il ne peut s'agir d'un face à face sans élément tiers. Quelque chose médiatise notre rapport aux autres ou

aux textes.

L'observation

Aller sur un terrain, c'est évidemment pour observer. Nous avons des bagages qui nous permettent de sonder la réalité, de la prendre dans nos filets. Il faut donc observer, ramener du matériau. Tel est l'adage. Or, il faut bien que je l'avoue, je n'utilise guère le mot « observer » pour définir ce que je fais sur le terrain. Pudeur, coquetterie, résistance ? Il me faudra interroger ce trou dans mon langage. Faux-semblant, tentative de masquer une réalité sous son absence ? Je ne rejette pas cette perspective, sans pouvoir l'attester. Le verbe « observer », même si j'ai lu et apprécié ce qu'en disent certains anthropologues, est pour moi encore manifestement trop rattaché à une position d'extériorité, à un regard sur un objet, auquel on peut appliquer des repères, des concepts.

Alors qu'est-ce que je fais sur le terrain qui ne mérite pas le mot d'« observation » ? Je me sers de tous les registres de l'expérience : sentir, voir, regarder, écouter... Il y a d'abord de l'implication, du ressenti, des mouvements intérieurs, des désarrois, des pertes, de la panique, de la présence, de l'intérêt, de l'urgence, de la responsabilité. Cela passe par le corps, par les sens, en même temps que la pensée. Nous sommes, moi et eux, dans un même navire et je ne sais pas qui est le plus visible....

Regard, écoute, parole : je suis dedans, j'entends, je m'immerge, j'ai des attentes, des surprises ; je suis dedans et dehors, j'amasse les faits, puis ce qui déroge à ce que j'attendais, j'interroge sans questionner systématiquement. Il y a un art de la question, ou du commentaire, ou du questionnement sous le mode d'un « je comprends mal ». J'accumule les matériaux, anecdotes, récits, actes, gestes, archives, dans lesquels je ne me laisse pas toute emporter. Il y a aussi la compétence qu'on croit que j'ai et que je n'ai pas forcément, cet écart créant un espace de transfert et de pensée. Je m'appuie bel et bien sur les forces transférentielles avec ce qu'elles apportent comme frein et comme dynamique.

Compréhension

Comment se construit ensuite une compréhension ? Il y a du savoir antérieur, un savoir accumulé mais que je n'applique pas ; je l'ai en réserve, il me sert de guide. La plus ou moins grande familiarité avec un terrain représente un plus et un moins : si trop dedans, alors pas assez dans la surprise ; si trop dehors, alors risque de projection de ce que je connais. Je suis dans une perpétuelle tension entre le familier et l'étrange, l'attendu et la surprise. Je suis embarquée, parfois perdue, et peu à peu je construis des repères, des balises pour tisser des liens, mettre en relation ce qui était séparé, et produire un sens. Ce sens ne peut être qu'une co-construction, pour qu'elle puisse avoir de l'effet.

Ainsi je cherche à traiter la singularité des situations, pour arriver à des modes de compréhension qui aient des effets de vraisemblance, des effets de vérité. Ce qui importe, ce n'est pas la brillance de mon intelligence, mais la capacité de créer un espace qui permette à ceux qui ont fait appel à moi de construire leur propre intelligence des situations. Créer un espace de parole, de réflexion, de pensée, de débat, de conflit : espace protégé, garanti par moi, pour que du savoir se construise par eux. Mes interventions visent à déjouer les pièges où chacun s'enferme, institutionnellement parlant ; je me maintiens dans une présence décalée. Mes garde-fous : ce qui se construit ou pas, ce qui se dénoue ou pas, ce qui s'enkyste ou se développe. Et je me sers d'une intuition pour saisir le mouvant, pour pénétrer ce qui est marqué par le temps. De quoi est faite cette intuition, comment ensuite est-elle retravaillée ? C'est là une autre importante question.

En résumé, cela passe par : - accepter d'aller sur un terrain que je ne connais pas, me confronter à des problèmes que je ne maîtrise pas ; - aller avec mon savoir mais le mettre en sourdine, ou le donner non pour rendre l'autre ignorant, mais pour qu'il serve d'appui à l'élaboration d'une pensée ; - avoir derrière moi une psychanalyse, quelques repères sur les fonctionnements psychiques intersubjectifs, une écoute particulière aux jeux du transfert et contre-transfert ; - viser une compréhension qui est construction commune ; - écrire les fragments de compréhension ; - restituer mon savoir pour que celui-ci préserve de certaines destructions ; - empêcher que le savoir ne se retourne

contre quelqu'un ; - ne pas ajouter de la destructivité à la destructivité.

Les outils

Ai-je finalement des outils ? Evidemment : l'écriture, la parole, l'écoute, le dialogue, la confrontation. Pour penser : un journal, des récits, des notes de lectures, des manières de classer, des fiches : lente accumulation de textes, de traces, d'archives. Pour comprendre . une construction par l'écriture. Mais pas d'entretiens, pas de questionnaires, surtout une parole qui surgit en situation.

Dans mes bagages, il y a des cartes de géographie avec des espaces non encore explorés ; à l'intérieur, de la confiance que notre voyage s'achève dans un désert replanté. Comme bien d'autres chercheurs, je me dois d'avoir des outils n'appartenant pas qu'à une seule discipline. Et que je sache m'en servir à bon escient et à juste temps. Rien de très original à ce point de vue. Sauf peut-être que ces outils ne me servent pas de défense face à ce qui arrive. Ma valise ne m'empêche pas de marcher, même de courir. Ils me rassurent, cela est certain. Je ne partirais pas sans eux. Si les outils font la méthode, je soutiendrai avec d'autres que celle-ci se construit en dialogue avec le terrain, elle n'est préalable que parce qu'existe une multiplicité d'outils. Je ne les invente pas, je les réinvente dans un dialogue avec une situation, une expérience, un terrain.

Il s'agirait de développer ici la place de l'écriture, indispensable au voyage. Parole et écriture sont en effet mes deux outils principaux. Ils m'aident à construire, à interpréter, mais je n'y suis pas soumise, dans une adéquation qui ne laisse aucune marge. Je suis de ce fait porteuse de modèles, sans technique invariable. Je plonge, je nage, je surnage, j'éprouve de l'affolement à ne rien comprendre, et fait confiance à la construction lente, à la progression. Je me laisse traverser par ce qui se passe, dans cet apprentissage d'une régulation continue du dedans et du dehors, de l'implication et de la distance.

L'éthique

Parmi mes outils, l'éthique. Pourquoi fait-elle systématiquement partie de mes bagages au point que je pourrais la prendre pour la valise, celle qui comprend tout le reste ? Un clinicien intervient dans des zones de souffrances, il construit son savoir sur

la difficulté de l'autre, il est redevable de son savoir aux corps douloureux, il ne peut se contenter de s'approprier ce savoir au nom de la science, et de désapproprier l'autre du savoir qui lui revient.

L'éthique intervient à tous les niveaux de ma fréquentation d'un terrain. Je ne vais pas aller chercher quelque chose par pure curiosité. Il se peut que je sois amenée par quelqu'un dans des zones qui me permettent d'essayer de comprendre, mais je ne peux pas imposer à cet autre d'y aller pour me satisfaire. Donc il y a des interdits, des zones où je ne me rendrai pas. L'autre n'est jamais un objet, il est un sujet, et la quête de savoir doit avant tout être utile à lui, avant qu'à moi.

Les bénéfiques sont dès lors d'abord pour ceux qui m'ont sollicitée : une compréhension, une reprise de la liberté de penser, un déplacement, des situations destructrices qui ne le sont plus, des effets thérapeutiques. Pour guide, j'ai des théories : philosophique, historique, psychosociologique, psychanalytique, et surtout un désir de comprendre, d'interpréter, de repérer ce qui se répète, de débusquer ce que le social crée comme symptôme. Avec cet exercice de serviabilité : je ne suis pas là pour imposer ma pensée, mes schémas, mes belles interprétations psychanalytiques, je suis là pour comprendre la singularité d'une situation et opérer en sorte qu'elle évolue vers le moins pire, si ce n'est vers le mieux.

Ce sont autant d'occasions pour saisir certains mécanismes, tenter d'interpréter, mettre en mémoire ce qui a été dévoilé pour tracer des liens avec d'autres réalités. Je tire mon savoir de ces confrontations, et mon originalité dans le fait de saisir parfois des mécanismes produits par notre présent. Une réussite ? Pas vraiment, juste un savoir opérant, une capacité de penser par soi-même, quelques repères dans les relations humaines. Mais cette construction est fragile, au risque d'autres événements, d'autres tempêtes.

Les limites et les exigences

Les exigences sont grandes, des compétences sont toujours à construire. Temps long d'immersion comme pour les anthropologues ; recherche de matériaux, fréquentation d'objets qui déboussolent ; suspension du jugement ; méthodologie qui se construit

avec la fréquentation du terrain ; honnêteté, travail sur le rapport du soi et de l'objet ; recherche d'interprétation et tissage de lien entre des réalités dissociées, productions de compréhension, esquisse d'hypothèses comme constructions provisoires.

Cette posture de clinicienne, qui cherche une compréhension, préserve sa liberté de penser mais pense avec les autres, recouvre en fait mon idéal de praticien, de tout professionnel confronté à la répétition de scénario, de souffrances, de difficultés. Il n'y a pas pour moi de clivage dans la posture entre ces professionnels. Ensuite adviennent des différences dans l'espace qui est laissé à chacun pour construire un savoir socialisable, c'est-à-dire publiable. Mais dans cette recherche de compréhension, d'interprétation, dans ce devenir auteur de ses gestes et de sa pensée à partir de la pensée des autres, existe une communauté que je cherche à rendre possible à tous les étages.

Epistémologiquement, j'aboutis ainsi à un savoir dialogique, une écriture fictionnelle et un souci éthique. Sans nul doute je possède des bagages solides, mais je voyage avec la continuelle impression de les avoir perdus...